

Le papa de Simon et autres histoires de famille

Guy de Maupassant

CORRIGÉS

SÉANCE 1

Un recueil de Maupassant

I. Un auteur du XIX^e siècle : Maupassant

1. Guy de Maupassant est un écrivain français né en 1850 et mort en 1893. La Normandie, où il a passé son enfance, et ses habitants ont inspiré plusieurs de ses œuvres. Il a été soutenu et conseillé par l'écrivain Gustave Flaubert et a rencontré plusieurs écrivains du XIX^e siècle, comme Alphonse Daudet ou Émile Zola. Pendant son temps libre, quand il n'écrit pas, il aime se promener en canot sur la Seine. Maupassant commence à publier des écrits, notamment des contes, en 1875, sous divers pseudonymes. En 1880, sa nouvelle « Boule de Suif », inspirée de la guerre franco-prussienne de 1870 où Maupassant était **artilleur**, est publiée dans le recueil *Les soirées de Médan* ; cette nouvelle sera qualifiée de chef-d'œuvre par Tolstoï et Flaubert. Maupassant abandonne son poste au **ministère** de l'Instruction Publique et se consacre entièrement à l'écriture : il publie de nombreux ouvrages comme *La maison Tellier*, *Une vie*, *Bel-Ami* ou encore *Le Horla* et autres contes fantastiques, qui seront chacun couronnés de succès. Remplis de pessimisme, ces écrits reflètent le caractère angoissé de leur auteur, ses expériences et sa vision du monde. En 1891, il se retrouve peu à peu paralysé, il ne peut plus écrire et perd progressivement la raison. Il meurt le 6 juillet 1893 à Paris, un mois avant ses quarante-trois ans.

II. Effectuer des recherches documentaires

1. « Réaliste » signifie qui exprime fidèlement le réel, tel qu'il est, sans le déformer ni l'idéaliser.
2. Dans la plupart de ses œuvres, Maupassant appartient au réalisme parce qu'il essaie de représenter fidèlement la nature, les êtres humains et la société en étant au plus proche de la réalité et sans rien embellir. Les détails qu'il fournit permettent de décrire la société et les hommes de son époque tels qu'ils sont, de manière objective et sans illusion, sans faire intervenir l'imagination pour les modifier. Cependant, par d'autres aspects, Maupassant s'inscrira également dans le mouvement naturaliste, et publiera aussi quelques œuvres fantastiques.
3. Un omnibus est un ancien moyen de transport en commun (le mot en latin signifie « pour tous »), tiré par des chevaux. Avec l'apparition du chemin de fer, on nommera « omnibus » un train qui s'arrête dans toutes les gares, par opposition aux trains directs. Un marchepied est une marche (ou une série de marches) permettant de monter dans un véhicule ou d'en descendre. L'impériale désigne l'étage supérieur de certains véhicules publics. Un vapeur est un bateau à vapeur, à l'époque de Maupassant ; le terme peut aussi désigner un train remorqué par une machine à vapeur, comme dans le texte « Une famille ».

III. Les nouvelles du recueil

1. Une nouvelle est un récit, souvent court, qui contient peu de personnages et une intrigue réduite, dense : l'histoire est concentrée autour d'une action principale, qui se termine souvent sur une chute surprenante (fin inattendue, invitant à relire le texte avec une autre clé de lecture). Sa brièveté permet souvent de lire une nouvelle en une seule fois. Le XIX^e siècle est l'âge d'or de la nouvelle, avec Honoré de Balzac, Gustave Flaubert, Stendhal, George Sand, Prosper Mérimée et Guy de Maupassant. Chaque titre inclut un mot du champ lexical de la famille : « papa », « oncle », « famille », « père ». Deux d'entre eux incluent un prénom : « Simon », « Jules ». Chaque titre commence par un déterminant : article défini (« Le papa de Simon », « Le père »), article indéfini (« Une famille ») ou déterminant possessif (« Mon oncle Jules »).
2. L'auteur s'intéresse explicitement à la famille, pour mettre en scène les relations qui existent dans ce cadre. Le choix éditorial des textes réunis dans ce recueil permet de les comparer plus facilement.
3. La nouvelle « Le papa de Simon » a été publiée dans *La Réforme politique et littéraire* du 1^{er} décembre 1879, puis a été reprise dans *Lyon républicain* du 13 juin 1880, dans le supplément littéraire de *La Lanterne* du 17 mars 1889, dans le supplément littéraire illustré du *Petit Parisien* du 2 juin 1889 et dans *L'Intransigeant illustré* du 25 septembre 1890. « Le père » a été publiée dans la revue *Gil Blas* (quotidien fondé par Auguste Dumont, qui a paru de novembre 1879 à mars 1940) du 20 novembre 1883, sous le pseudonyme de Maufrigneuse. « Mon oncle Jules » est parue dans la revue *Le Gaulois* du 7 août 1883. « Une famille » a été également publiée dans *Gil Blas*, le 3 août 1886. Ces nouvelles ont ensuite été rééditées dans des recueils : « Le papa de Simon » dans *La Maison Tellier*, « Le père » dans *Contes du jour et de la nuit*, « Mon oncle Jules » dans *Miss Harriet* et « En famille » dans *Le Horla*.

Le papa de Simon et autres histoires de famille

Guy de Maupassant

CORRIGÉS

SÉANCE 2

« Le papa de Simon »

I. La situation d'énonciation

1. L'action se déroule à la sortie de l'école (« La porte de l'école s'ouvrit et les gamins se précipitèrent en se bousculant pour sortir plus vite. »), à midi (« Midi finissait de sonner. »).

2. Les personnages principaux de ce texte sont Simon, personnage éponyme, le fils de la Blanchotte, une femme méprisée, et Philippe Remy, le forgeron.

3. Simon est « pâlot », « propre », « timide » et « gauche ».

4. L'action se déroule à l'école, près de la rivière, devant la « petite maison blanche, très propre » de la Blanchotte et de Simon et à la « forge au père Loizon » où travaille Philippe.

5. La forge est comparée à l'Enfer avec la « lueur rouge » de son « foyer » et le « fer ardent », le « fracas » de ses enclumes, ses « démons » et leur activité de « tortur[e] ».

6. Simon est jugé par les autres et maltraité parce qu'il n'est pas établi par cette parenté, pas légitimé aux yeux des autres enfants. Ce ne sera que lorsqu'il sera capable de nommer un père respecté de tous qu'il sera tiré d'affaire.

II. Un enfant maltraité

1. Ils ne se connaissent pas : c'est « la première fois » que Simon vient « à la classe », et ils ne se connaissent pas non plus en dehors de l'école (« il ne sortait jamais, et il ne galopait point avec eux »).

2. Ils ne le fréquentent pas et ne jouent pas avec lui puisqu'il ne sort jamais : « aussi ne l'aimaient-ils guère », sans même chercher à le connaître.

3. C'est un enfant plus grand (« un gars de quatorze ou quinze ans », alors que Simon en a « sept ou huit »), qui semble moqueur, sournois, fourbe : il « paraissait en savoir long tant il clignait finement les yeux ». Plus tard, Simon le désigne à Philippe comme « le gars à la Michaude ».

4. « [...] ces fils des champs, plus proches des bêtes, éprouvaient ce besoin cruel qui pousse les poules d'une basse-cour à achever l'une d'entre elles aussitôt qu'elle est blessée. » : les enfants sont présentés comme un groupe sans pitié, « cruel », marqué par la bêtise et le comportement grégaire (« basse-cour »).

5. Les enfants encerclent Simon pour l'interpeller et le mettre dans l'embarras verbalement : « [...] les groupes de ses camarades, chuchotant toujours et le regardant avec les yeux malins et cruels des enfants qui méditent un mauvais coup, l'entourèrent peu à peu et finirent par l'enfermer tout à fait. Il restait là, planté au milieu d'eux, surpris et embarrassé, sans comprendre ce qu'on allait lui faire. » Ils reviennent un peu plus tard en insistant et en le défiant davantage : « se bouscuaient en se serrant

de plus en plus, comme si eux, les légitimes, eussent voulu étouffer dans une pression celui qui était hors la loi. » Simon réplique alors physiquement à un enfant qui lui a tiré « la langue d'un air narquois » : une bagarre s'ensuit, humiliant Simon qui « se trouva frappé, déchiré, meurtri, roulé par terre, au milieu du cercle des galopins qui applaudissaient. »

6. Les mots du champ lexical des pleurs sont : « larmes », « étranglaient », « suffocation », « pleurer », « sanglots » (on peut ajouter « écroulement » et « secouaient »).

7. Simon est pris d'une « rage » et lance des pierres « contre ses bourreaux », qui se dispersent. Il est ensuite résolu à « se noyer dans la rivière ».

III. L'enfance, reflet du monde adulte

1. Il se souvient avoir vu un mendiant se jeter dans l'eau. Le manque (non pas d'argent, mais de père) fait naître en lui une résolution semblable, qui lui paraît enviable puisqu'on avait dit après la mort du misérable : « Il est bien heureux maintenant ».

2. Les champs lexicaux qui s'opposent sont celui d'une atmosphère bucolique (« eau », « folâtraient », « courant clair », « très chaud, très bon », « doux soleil », « herbe », « petite grenouille verte ») et celui des pleurs (« pleurer », « douleur aiguë », « larmes », « tristesse », « frissons », « sanglots », « pressés », « tumultueux », « envahissent »).

3. « Les mères la traitaient entre elles avec une sorte de compassion un peu méprisante » : elles la plaignent et la dédaignent, malgré un « bon accueil en public ».

4. Les pères sont présentés comme « méchants », « ivrognes », « voleurs » et « durs à leurs femmes » : il s'agit d'adjectifs péjoratifs, dépréciatifs.

5. Simon se voit d'abord reprocher le fait de ne pas avoir de papa, puisqu'il est incapable de donner son patronyme : « On s'appelle Simon quelque chose... c'est pas un nom ça... Simon. » Trois mois plus tard, « le gars qui l'avait attaqué le premier lui dit : "Tu as menti, tu n'as pas un papa qui s'appelle Philippe." » Non content d'avoir un père nommé, il faut également que ce statut soit établi par les liens du mariage : « Parce que si tu en avais un, il serait le mari de ta maman. »

6. Les enfants imitent les réactions de leurs parents (mépris pour cette famille, réactions brutales ou intimidantes). Il faudra que la réaction vienne d'un adulte (Philippe Remy, le forgeron) pour changer le regard de tous sur Simon.

7. C'est « une des plus belles filles du pays » et il est prêt à abuser de sa réputation déchue (« une jeunesse qui avait failli peut bien faillir encore »). Puis il comprend qu'elle est bien plus respectable qu'il ne le pensait : « on ne badinait plus avec cette grande fille pâle qui restait sévère sur sa porte ».

Le papa de Simon et autres histoires de famille

Guy de Maupassant

CORRIGÉS

8. Elle a « été trahie par un autre », qui l'a quittée ou l'a trompée, laissant leur fils sans son père. Les forgerons révèlent qu'elle « a failli » mais ne la jugent pas pour cela : « On lui avait promis mariage, et j'en connais plus d'une qu'on respecte bien aujourd'hui et qui en a fait tout autant. »

9. Elle peut être très inquiète pour son fils, honteuse de la situation dont souffre son fils et qui est exposée aux yeux de l'homme, et blessée dans son amour maternel.

10. Cette expression signifie que la Blanchotte est méprisée par les autres adultes parce qu'elle a eu un enfant que son père semble n'avoir pas reconnu et qui l'a délaissée. Tous ses efforts de retenue, de dignité, de piété et de respectabilité n'empêchent pas les autres de lui prêter déjà une liaison légère avec Philippe.

SÉANCE 3

« Le père »

I. La mise en place du récit

1. Ils se rencontrent dans un omnibus, qui les emmène de la banlieue (« les Batignolles ») vers le « centre de Paris ».

2. L'homme s'appelle François Tessier.

3. François Tessier commence par remarquer la jeune fille qui prend en retard le même omnibus que lui; elle le remarque également, par des jeux de regard et parce qu'il lui « cédait sa place »; ils échangent ensuite quelques mots, ils « finirent par causer », le temps du trajet, « une demi-heure par jour », puis se donnent « une poignée de main ».

4. Maisons-Laffitte est une commune agréable de la banlieue parisienne, près de la forêt domaniale de Saint-Germain. Ils vont y déjeuner pour profiter du calme, à l'écart de la vie trépidante de la capitale.

5. Ils se trouvent dans un cadre idyllique (« le soleil tombant en plein sur le fleuve », « vers la Seine »), il fait doux et ils se laissent aller (« l'air tiède amollissait la chair et l'âme ») : ils sont même « inondés de bonheur », « dans une félicité éperdue ».

6. La rivière (bleue) baigne des maisons « blanches »; Louise cueille des « marguerites » (blanches); ils longent un « coteau planté de vignes » (ceps boisés, feuilles vertes) puis voient des « lilas en fleur » qui couvrent le paysage de violet (attention, le fait que François Tessier soit « gris » signifie « émoussillé », « ivre »).

7. Il est comparé à un « jeune cheval qu'on vient de mettre à l'herbe ». Cette comparaison est loin d'être flatteuse, faisant de lui une bête, pas tout à fait domestiquée, en passe d'être un étalon. On retrouve cette même comparaison à la fin du texte, lorsque François Tessier monte les trois étages pour voir Louise, avec dans la poitrine « comme un galop de bête ».

II. De la rencontre amoureuse...

1. Elle craint que le jeune homme n'abuse de ses faveurs en profitant d'elle en-dehors d'une relation convenable qui les mènerait, après cette cour amoureuse, au mariage. Les convenances sociales, on l'a vu dans « Le papa de Simon », exigeaient cela au XIX^e siècle : une femme était déshonorée

si elle cédait aux avances d'un homme en-dehors du cadre du mariage. Ce serait pour elle une situation si honteuse qu'elle ne parvient pas même à trouver les mots pour le dire (« si vous me jurez de ne rien... de ne rien faire... qui soit... qui ne soit pas... convenable... »). Elle déclare plus loin : « Je ne veux pas fauter »; c'est donc bien un dilemme moral qu'elle éprouve.

2. Il est tiraillé entre l'amour pur et idéal qu'il éprouve pour elle, fait de respect et de courtoisie, et le désir de profiter d'une relation volée « s'il la savait de conduite légère », devenue pour lui un fantasme (« le feu dans les veines ») : Maupassant établit ici « les calculs égoïstes des hommes en matière d'amour ».

3. Il s'engage à la « respecter tout à fait », le lui « promet », le lui « jure ».

4. « Monsieur François » ne respecte pas cette promesse : il commence par « l'embrasser vivement dans l'oreille », profite de la « chaleur » et de l'alcool (« le petit vin blanc ») pour s'enhardir à lui demander son prénom, qu'il répète et « ne dit plus rien ».

5. Louise sait que leur relation est trop récente pour ne pas être coupable, et le fait qu'elle ait abandonné sa raison à ses sens aura des conséquences dont elle a déjà honte (« affolement des grands malheurs »). Jeune, inexpérimentée et grisée par cette promenade, elle sait qu'elle a « fauté » : « elle se mit à pleurer, gémissant de douleur ».

III. ... à la déchirure familiale

1. L'homme lui a déjà fait des promesses qu'il n'a pas tenues (cf. question II, 3) et il a abusé de son innocence.

2. Louise vient d'elle-même retrouver François et « [est] sa maîtresse » pendant trois mois, mais il « se lass[e] » rapidement d'elle et quand elle lui annonce qu'elle est « grosse » (enceinte), il déménage et prend la fuite.

3. Sa vie est terne (« aucun changement ») et il semble s'être enfermé dans sa solitude (« vieillissait », répétition de l'adjectif qualificatif « seul »); son travail est « monotone » et « morne », ses journées marquées par la routine

Le papa de Simon et autres histoires de famille

Guy de Maupassant

CORRIGÉS

(répétition de l'adjectif indéfini « même ») ; il se souvient de ses jeunes années par procuration (« Le retour du Bois était fort brillant, hier. »)

4. Ce texte nous présente non plus un enfant qui cherche à avoir un père, mais un père qui refuse d'avoir un enfant, puis le regrette.

5. « Il apprit qu'elle avait été épousée par un voisin, un honnête homme de mœurs graves, touché par sa détresse. Cet homme, sachant la faute et la pardonnant, avait même reconnu l'enfant, son enfant à lui, François Tessier. » C'est sans doute aussi ce que fait Philippe Remy, le forgeron, envers la Blanchotte dans « Le papa de Simon ».

6. À nouveau, c'est une pulsion qui guide sa réaction (« une envie folle, irrésistible, l'envahissait [...] de le voler ») et il « souffre » dans un réflexe atavique de « ce besoin d'aimer ses petits que la nature a mis aux entrailles des êtres ». Les mots « petits » et « entrailles » relèvent du vocabulaire animal.

7. Si le duel est interdit au XIX^e siècle, la pratique perdure ; plus généralement, François craint une réaction violente de M. Flamel, celui qui a dû assumer une paternité qui ne lui revenait pas à l'origine.

8. Ce père biologique est appelé « un étranger », « cet inconnu », « l'étranger » ou « cet homme » par son fils : il est évident qu'il ne le reconnaît pas et s'en méfie presque. Il ne lui est pas familier.

IV. Écrire pour réfléchir

1. Tout comme la Blanchotte, la mère de Simon, Louise devient mère sans époux légitime, et en éprouve,

honteuse, le jugement social. Au XX^e siècle, notamment depuis 1967 avec la pilule contraceptive, les progrès médicaux et l'évolution des mœurs favorisent la maîtrise de la contraception, qui permet aux femmes de ne plus subir les conséquences de leurs relations amoureuses mais de les choisir. Le stérilet est autorisé en 1972 ; les centres de planning familial généralisent le droit à la contraception, à l'avortement, et à l'éducation sexuelle à l'école. La loi du 17 janvier 1975 (loi Veil) légalise l'interruption volontaire de grossesse (IVG).

Son remboursement par la Sécurité sociale sera voté en 1982. « La pilule du lendemain » apparaît dans les années 2000 et, en 2022, la contraception est gratuite pour toutes les femmes de dix-huit à vingt-cinq ans. Mais surtout, la reconnaissance de leurs droits fondamentaux a changé le regard de la société : si ces avancées connaissent encore de nombreuses difficultés, les relations entre hommes et femmes sont fondées sur leur égalité, y compris amoureuse et parentale.

2. Le texte devra présenter quelques arguments et pourra porter sur la condition des hommes et des femmes, sur la honte ressentie par l'un et par l'autre, sur les conséquences que ces événements ont pour les adultes, mais aussi pour l'enfant.

Fiche élève 1

Le récit au passé

1. Le texte utilise les pronoms de la 3^e personne (« il », « eux », « lui »), et on sait ce que pense chacun des protagonistes (« méditent un mauvais coup », « surpris et embarrassé, sans comprendre ») : il s'agit donc d'un point de vue omniscient.

2. **J'attendais** anxieusement pendant tout le reste du temps ce court voyage en omnibus. Et les dimanches **me** semblaient navrants. Elle aussi **m', sans doute, car elle accepta, un samedi de printemps, d'aller déjeuner avec **moi**, à Maisons-Laffitte, le lendemain.**

3. — Comment t'appelles-tu, toi ?
Il répondit : « Simon. »

— Simon quoi ? reprit l'autre.

L'enfant répéta tout confus : « Simon. »

Le gars lui cria : « On s'appelle Simon quelque chose... c'est pas un nom ça... Simon. »

Et lui, prêt à pleurer, répondit pour la troisième fois :
— Je m'appelle Simon.

4. Il la **regardait** obstinément, malgré lui. Gênée par cette contemplation, elle **rougit**. Il s'en **aperçut** et **voulut** détourner les yeux ; mais il les **ramenait** à tout moment sur elle, quoiqu'il s'efforçât de les fixer ailleurs. L'imparfait est employé pour la description de la scène, comme un décor, un arrière-plan ; le passé simple permet de marquer les actions du récit, ponctuelles.

5. Il s'agit d'une habitude, l'une des principales valeurs de l'imparfait.

Le papa de Simon et autres histoires de famille

Guy de Maupassant

CORRIGÉS

SÉANCE 4

« Mon oncle Jules »

I. Des scènes de la vie de province

1. Le récit se situe en Normandie : la famille est « originaire du Havre », le père envisage d'acheter une maison « près d'Ingouville » et l'excursion les emmène sur l'île de Jersey (île anglo-normande).

2. Les expressions qui témoignent de cette situation financière fragile sont : « n'était pas riche », « ne gagnait pas grand-chose », « la gêne où nous vivions » et « on économisait sur tout ».

3. Les deux sœurs font « leurs robes elles-mêmes », les « boutons perdus et les pantalons déchirés » du narrateur provoquent des drames, et il faut effacer à la hâte les taches de la « redingote du père de famille » « avec un chiffon mouillé de benzine » (mélange d'hydrocarbures utilisé comme détachant).

4. Cette scène illustre la promenade dominicale sur le port : « chaque dimanche nous allions faire notre tour de jetée en grande tenue », « chaque dimanche, en voyant entrer les grands navires qui revenaient de pays inconnus et lointains », « chaque dimanche, en regardant venir de l'horizon les gros vapeurs noirs vomissant sur le ciel des serpents de fumée ». C'est le moment de la phrase « éternelle » du père : « Hein ! si Jules était là-dedans, quelle surprise ! » Il s'agit bien d'une curiosité, empreinte d'envie d'ailleurs, de voyage, d'exotisme. La foule se masse sur les quais, en tenue du dimanche : c'est un lieu où l'on se montre, une sortie endimanchée (robes, pardessus, chapeaux). La taille de cette foule nombreuse peine à rivaliser avec le gigantisme des bateaux – spectacle impressionnant.

II. Une comédie des apparences

1. Philippe, le père, est « en redingote, en grand chapeau, en gants » ; Clarisse, la mère, pour l'occasion, est elle-même « pavoisée comme un navire un jour de fête » et porte des gants également. Les parents ont cet « air pompeux ». On devine que les sœurs, « en âge de mariage » et « prêtes les premières », ne sont pas en reste : c'est l'occasion pour elles de se faire remarquer (« on en faisait montre en ville »). Ces grandes tenues ne semblent élégantes qu'en apparence, « l'odeur de benzine des jours de sortie » leur rappelant qu'il faut sans cesse détacher la redingote du père.

2. Ayant enfin réussi à marier l'une de leurs filles, les parents organisent une sorte de voyage de noces après le mariage pour toute la famille. C'est une satisfaction à bon compte, « l'idéal du voyage pour les gens pauvres ». Ils vont pouvoir monter à bord de l'un de ces bateaux qui occupent leurs sorties du dimanche et se prendre à « rêver » : ils s'éloignent ainsi du « quai de Granville »,

« heureux et fiers comme tous ceux qui voyagent peu ». Cette expérience les séduit par l'aventure exceptionnelle qu'elle leur procure. Eux aussi peuvent s'embarquer sur un vapeur ; eux aussi peuvent découvrir l'ailleurs, se rapprocher de cette Amérique qu'ils idéalisent tant, même si ce n'est que jusqu'aux îles anglo-normandes !

3. Le père, qui mise beaucoup sur les apparences (« bon genre, raffiné, supérieur »), veut imiter l'« acte distingué » de ces « messieurs » qui « offraient des huîtres » à « deux dames élégantes » qui les dégustent « d'une manière délicate ». Il souhaite impressionner son nouveau gendre et ses filles, et franchit sa limite sociale (« à cause de la dépense ») : il les conduit « pompeusement », se fend même d'un cours sur la manière de les déguster (qu'il vient d'observer) mais ne peut s'empêcher de se tacher lui-même en en faisant la démonstration, exposant à nouveau la maladresse qui le définit.

4. Sans le luxe provincial de cette dégustation d'huîtres, le père n'aurait pas vu son frère en l'écailleur : par cette transgression sociale où le père croyait s'élever, la dure réalité le rattrape et lui donne à voir la déchéance de celui en qui la famille avait fondé tous ses espoirs, qu'elle fuira désormais. Comme ces taches sur sa redingote, qui ne le quittent jamais, la tache familiale est indélébile en ce frère qui cristallise la honte. Seul le fils, Joseph, semble le regretter ou en porter le poids sur sa conscience.

III. Un texte à visée morale

1. L'expression désigne le fait d'attendre une personne riche de la famille qui pourrait aider, de façon presque magique, à résoudre des problèmes financiers de façon inespérée par son retour ou son héritage providentiel : c'est une sorte d'espoir insouciant (brisé à la fin du texte, et plus largement dans la réalité).

2. L'oncle Jules a porté l'espoir de la famille. Après avoir « mangé quelque argent » et forcé ses parents à « écorner le capital », on l'a « embarqué pour l'Amérique ». La distance et l'incertitude de ses lettres aidant, il laisse entendre qu'il est devenu marchand (de « je ne sais quoi ») et qu'il sera en mesure de « dédommager » Philippe, le père du narrateur, de sa part d'héritage. Le fantasme familial prend alors forme, alimenté par les rumeurs (« un capitaine nous apprend en outre qu'il avait loué une grande boutique et qu'il faisait un commerce important »). Deux ans plus tard, il déclare dans une seconde lettre partir pour « l'Amérique du Sud » : pendant dix ans, la famille vivra dans l'espoir de son retour, fortuné, et cet espoir aura la force d'une croyance (« nous vivrons heureux ensemble »), la routine d'un rite (« l'évangile de la famille »). Lorsque Philippe reconnaît son frère en ce « vieux matelot

Le papa de Simon et autres histoires de famille

Guy de Maupassant

CORRIGÉS

déguenillé », l'écailleur sur le pont du navire, un homme « vieux, sale, tout ridé », il redescend immédiatement dans leur estime et retrouve son statut initial, lorsqu'on disait de lui qu'il était un « mauvais sujet, un gueux, un drôle » : « que ce garnement ne nous retombe pas sur les bras, maintenant ! ». Cette honte de la famille est vite confirmée par le capitaine de l'*Express*, qui parle d'un « vieux vagabond français » qu'il a « rapatrié ». La honte rejaillit immédiatement sur toute la famille, qui éprouve douloureusement sa réalité inchangée (« Comme si on pouvait attendre quelque chose d'un Davranche ! »). Le fils, Joseph, comprend à sa « pauvre main de matelot toute plissée » et à son « vieux misérable visage, triste, accablé » qu'il a l'habitude de mendier.

3. La morale de cette histoire pourrait être que les pauvres mendiants, souvent mis au ban par la société, peuvent nous être bien plus familiers qu'on ne le pense ; au regard de ce texte, la frontière est ténue entre une existence très commune où l'on sauve les apparences et le basculement dans une pauvreté indigne après s'être brûlé les ailes. C'est un regard pessimiste, accentué par le contraste avec les rêves quotidiens de gloire lointaine et de grandeur fantasmée.

4. Pas de corrigé.

SÉANCE 5

« Une famille »

I. Quitter Paris pour la vie de province

1. Il est déçu car il éprouvait une forte amitié envers Simon Radevin ; amitié perdue lorsqu'il s'est marié.

2. L'épouse est décrite comme candide, voire « niaise », d'une beauté douteuse. Les termes dépréciatifs le prouvent : une « fillette de province », une « petite blondasse, maigre, aux mains niaises, aux yeux clairs et vides, à la voix fraîche et bête », « gamine aux cheveux pâles ». Elle est ordinaire, quelconque, sans personnalité : « pareille à cent mille poupées à marier ». Selon le narrateur, son ami s'est fait avoir (« cueilli ») dans ce mariage.

3. La femme de Simon se donne à voir et participe à une comédie d'apparences sociales : la répétition le prouve (« parée pour la visite, coiffée pour la visite, avec des phrases prêtes pour la visite »). De quelconque, elle est devenue laide (« une grosse dame à falbalas et à frisons », dépourvue de toute féminité (« sans âge, sans caractère, sans élégance, sans esprit ») : comme son mari, elle est réduite à son rôle de mammifère, vouée à procréer et à alimenter son foyer : « une grosse mère banale, la pondreuse, la poulinière humaine, la machine de chair qui procréé sans autre préoccupation dans l'âme que ses enfants et son livre de cuisine ». Le jugement du narrateur est encore plus sévère.

4. Il ne reconnaît pas Simon car il a grossi à force de manger : « un gros, très gros homme, aux joues rouges, au ventre rebondi ». Le narrateur est déçu de ne pas retrouver l'intelligence et la « valeur d'un esprit » qui caractérisaient son ami.

5. Après la déchéance physique due à des repas trop gras, il est horrifié de voir autant d'enfants (« combien en as-tu donc ? »), de découvrir en son ami un « reproducteur », réduit à un animal (« comme un lapin dans une cage ») : le narrateur éprouve envers son ami,

« fier » et « triomphant », du « mépris ». Simon semble établi (« une voiture », « Simon rendait le salut et nommait l'homme. ») et nourrit des ambitions (« la députation ») dédaignées par le narrateur (« ce rêve de tous les enterrés de province »). On observe le même phénomène à la découverte de la maison (« qui avait des prétentions », « qui cherchait à passer pour »).

II. La cruauté d'une scène domestique

1. Simon Radevin et sa femme ont une fille de quatorze ans, déjà « presque femme », un garçon de treize ans, « vêtu en collégien », et trois autres enfants, « Jean, Sophie et Gontran ». Le grand-père de Mme Radevin, « un vieux homme paralysé » de quatre vingt sept ans, vit avec la famille.

2. Ils ne pensent qu'à manger, et à ce titre le grand-père est le champion : « il est gourmand, mon cher, à se faire mourir à tous les repas. »

3. Le grand-père est présenté comme un être « impayable », « drôle », une « distraction » : il s'agit donc de l'employer comme une source de divertissement. Le moment du repas est attendu avec une certaine impatience, et le « grand-papa gourmand » fait son entrée comme un artiste : « un domestique roulait le fauteuil du vieux ». Très vite, la scène tourne à la moquerie de mauvais goût, et est présentée comme ridicule : « le bouillon rejeté en jet d'eau sur la table et sur ses voisins », « il bavait d'envie », « gloutonnerie ». Après l'avoir fait saliver à l'annonce d'une « crème au riz sucré », on expose le vieil homme à des tentations inaccessibles pour lui à cause de son état (« essayait de les saisir et de les attirer à lui »).

4. Le grand-père est seul contre tous : « toute la famille se réjouissait de ce spectacle odieux et grotesque ». Ce supplice d'un « Tantale attendrissant et ridicule » atteint

Le papa de Simon et autres histoires de famille

Guy de Maupassant

CORRIGÉS

son paroxysme quand vient le moment du dessert : « fiévreuse », « convulsion », « gémissait de désir ». La famille abuse de son état pour en faire le sujet de la farce, le torturant en lui ôtant le dessert de la bouche pour finalement ne lui en accorder qu'une « toute petite part ». Ce personnage maltraité est la risée de la famille. La meute se moque ainsi à bon compte de ce « canard » (référence peut-être au *Vilain Petit Canard* de Hans Christian Andersen écrit en 1842, le membre de la famille rejeté, mis à l'écart pour sa différence).

5. La famille, pour profiter avant tout de ce spectacle avilissant (« le spectacle de sa gourmandise impuissante »), prétend qu'une alimentation trop copieuse, comme la leur, pourrait nuire au vieil homme, et prend pour prétexte sa « santé » ; le narrateur regrette quant à lui que cet homme en fin de vie ne puisse profiter des rares sources de plaisir qui lui restent (« un seul désir lui restait, une seule joie »). Il s'agit d'une confrontation de valeurs, qui mêle jugement moral et réflexion sur le sens de la vie.

III. Débattre à l'oral

1. a) La famille se définit par son rapport à la nourriture, l'alimentation étant au centre de son existence, avec la reproduction assurée par son ami (un « reproducteur », un « lapin ») et sa femme (« pondeuse », « poulinière ») : ils sont explicitement caractérisés comme des animaux, jusqu'au grand-père qui « vagit ».

b) Pas de corrigé.

2. a) Après avoir été horrifié du supplice domestique auquel il a été convié comme spectateur, le narrateur, attristé, reste songeur à sa fenêtre avant de se coucher, touché par un « très joli gazouillement d'oiseau » « pour bercer sa femelle endormie sur ses œufs » – tableau champêtre et bucolique, bien plus touchant que celui de son ami et de sa famille, représentants d'une vie animale bien plus cruelle.

b) Les mots-clés peuvent reprendre, par exemple, les points essentiels de cette étude, voire les opposer : ami / marié, province / Paris, bonheur / réalité, manger, maison, mépris, spectacle / supplice.

Fiche élève 2

La presse, support de la littérature au XIX^e siècle

1. Les auteurs cités sur cette page sont Guy de Maupassant, Théodore de Banville, Catulle Mendès, Auguste de Villiers de l'Isle-Adam, Alphonse Daudet ou Armand Silvestre. Il s'agit de contes ou de nouvelles, textes denses et courts, propices à une publication en quelques colonnes (le site évoque des « micro-fictions »), ou de feuilletons à suivre au fil des parutions du journal, fidélisant les lecteurs.

2. Ce texte de Maupassant occupe une grande partie de la première page (les trois premières colonnes sur les six), avant les autres articles, ce qui peut nous sembler surprenant aujourd'hui où l'on attend les gros titres, les actualités les plus importantes. On trouve ensuite pêle-mêle un menu de restaurant, des sorties culturelles (expositions, spectacles), puis les informations nationales : des nouvelles de santé d'une personnalité (le comte de Chambord) ou d'un grand « sportsman », M. le comte de Lagrange, et l'actualité politique, avec le déplacement de « M. Grévy », président de la République, dans sa commune de Mont-sous-Vaudrey. Vient ensuite l'actualité internationale : l'arrivée de deux ambassadeurs, les loisirs à Londres pendant la fermeture de la Bourse, des nouvelles de l'empereur Guillaume ou de la reine d'Espagne. Suivent quelques anecdotes : un discours improvisé pour la remise des prix du lycée Saint-Louis, la remise en état des sépultures des « braves petits pioupious » de la guerre de 1870, un duel à l'épée entre M. Etienne

et M. Mirbeau (perdu par ce dernier), l'arrivée d'une statue, des plaisanteries... La dernière colonne, intitulée « Une expropriation », relate en détail les péripéties politiques faites au comte Maurice d'Hérison pour l'empêcher de publier un livre qui pourrait nuire au gouvernement français, profitant « à la perfide Albion ». Enfin, le « Bloc-Notes Parisien » croque satiriquement la préparation d'un discours ministériel laborieux.

On pourra aussi exploiter une parution du texte « Le papa de Simon » dans le supplément littéraire de *La Lanterne* du 17 mars 1889 : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7506941h/f2.image>

3. La devise de *Gil Blas* est : « Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. »

4. Il s'agit de *La Poupée* de Catulle Mendès.

5. On apprend la mort de Franz Liszt, un célèbre musicien et compositeur.

6. Il s'agissait pour Maupassant d'être connu et suivi par les lecteurs, diffusé régulièrement (de façon plus rapide et plus massive que par une édition en livre) et de rester dans l'actualité, au même titre que les informations sociales ou politiques par exemple. La longueur de cette publication par voie de presse, calibrée, correspond au genre littéraire de la nouvelle.

Le papa de Simon et autres histoires de famille

Guy de Maupassant

CORRIGÉS

SÉANCE 6

Bilan : la morale de ces nouvelles

I. Avez-vous bien lu ? (10 points)

1. C'est la menace de son nouveau « papa », un forgeron respecté qui « tirerait les oreilles à tous ceux qui [lui] feraient du mal », qui installe Simon dans sa légitimité.

2. La fin du texte « Le père » ressemble à une morale : « Adieu ! adieu ! » François Tessier se résout à abandonner ce fils qui ne le reconnaît pas, qu'il ne mérite pas. La douleur est trop forte, il comprend qu'il ne peut s'imposer à lui davantage.

3. Cette phrase répond à l'incipit, dans lequel le narrateur s'étonne que son ami Joseph Davranche fasse l'aumône à un mendiant. Celui-ci lui ayant raconté l'histoire de sa propre famille (récit enchâssé), elle trouve ainsi son explication : un pauvre mendiant pourrait être un membre perdu de vue de sa propre famille.

4. Les derniers mots restent sujets à interprétation, mais le narrateur opposant son « pauvre ami » et « sa vilaine femme » impute la déchéance de son ami uniquement à son épouse : c'est à cause de ce mariage qu'il semble avoir perdu ses qualités et s'être enfermé dans une petite vie, proche de la survie des bêtes.

5. Dans « Le papa de Simon », Maupassant nous présente une mère qui élève seule son fils, le père l'ayant abandonnée : l'opinion publique les rejette, l'un et l'autre, jusqu'à l'arrivée providentielle d'un père de substitution, que chacun respecte, qui leur redonne une légitimité. Le modèle familial que la société considère est donc fondé sur une autorité patriarcale, dont femmes et enfants dépendent. « Un père » se présente presque comme l'envers de ce premier texte : après avoir abusé d'une jeune femme

qu'il a abandonnée enceinte, un homme se repent de ne pas avoir reconnu son fils, mais il est trop tard. Maupassant interroge ici les différentes réactions adultes dans la reconnaissance du couple et de la parentalité, à une époque où le choix, réduit, cédait la place aux convenances sociales avant tout. Dans « Mon oncle Jules » et « Une famille », le narrateur encadre son texte par une expérience personnelle (puis il accorde la narration à son ami Joseph Davranche dans « Mon oncle Jules », ou l'assume comme dans « Une famille ») : ces deux textes établissent le rejet d'un membre de la famille, qui fait peser sur elle l'opprobre, que ce soit sous les traits de l'oncle dépensier à qui on a prêté une existence légendaire et qu'on laisse secrètement dans le besoin pour éviter le jugement social, ou sous ceux de l'aïeul sénile dont on se divertit dans une torture domestique, abusant de sa faiblesse.

Le regard de la société est omniprésent dans ces textes, sous la forme des rumeurs dans « Le papa de Simon », des bienséances dans « Un père », des apparences dans « Mon oncle Jules » ou des bassesses provinciales dans « Une famille ». Le poids du groupe opprime l'individu : enfants, vieillards et nécessiteux sont mis à l'écart d'un monde adulte qui domine, cherche à maintenir ou à élever son rang dans le monde. La famille est le lieu où se jouent cette appartenance sociale et cette comédie des mœurs : en cela, le prisme de la famille fait de Maupassant un observateur réaliste de la société de son époque.